

COLLECTION DIASPORALES

*...parce que toute authenticité est un exil.*

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytounsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,  
UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Houri Varjabédian,  
NOS TERRES D'ENFANCE, L'ARMÉNIE DES SOUVENIRS

Henri Aram Haïrabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, MÉMOIRES CULINAIRES DU BOSPHORE

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Chavarche Missakian, FACE À L'INNOMMABLE, AVRIL 1915

Téotig, MÉMORIAL DU 24 AVRIL

Hamadegh, LE CAVALIER BLANC

Vahé Oshagan, ONCTION

Aram Pachyan, AU REVOIR, PIAF

Vahé Berberian, AU NOM DU PÈRE ET DU FILS

Zareh Vorpouni, LE CANDIDAT

Meguerditch Margossian, SUR LES RIVES DU TIGRE

Nicolas Sarafian, TERRES DE LUMIÈRE

Jean-Baptiste Baronian, LE PETIT ARMÉNIEN

Mélinée Manouchian, MANOUCHIAN

VAHAN TÉKÉYAN

# Césarée

## Notes de voyage

*Récit traduit de l'arménien  
par Houri Varjabédian*

Parenthèses

TITRE ORIGINAL : *Կեսարիա. Երթուղարձի և բնակութեան օրագիր ՎՊ*, 1921  
[Istanbul, Jamanak, 2016].

COPYRIGHT © 2024, ÉDITIONS PARENTHÈSES POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

[www.editionsparentheses.com](http://www.editionsparentheses.com)

ISBN 978-2-86364-392-1 / ISSN 1626-2344

## VAHAN TÉKÉYAN (1878-1945)

Vahan Tékéyan est né le 21 janvier 1878 à Constantinople-Istanbul, dans le quartier de Ortaköy. Ses parents, Kalousd et Élisabeth (née Arzeyan), sont originaires de la région de Césarée (Guessaria, Kayseri) en Cappadoce.

Après avoir étudié au Collège Berberian puis à l'École centrale Guétronagan, où il fera plus tard partie de l'équipe enseignante, le jeune Vahan part en 1896 exercer comme secrétaire dans des entreprises commerciales à Liverpool puis à Marseille en 1897 pour cinq années, là où vivent depuis de nombreuses années des membres de la famille ; plus tard ce sera Hambourg et l'Égypte.

À l'occasion d'un séjour à Paris, Vahan Tékéyan publie en 1901 *Hoker [Soucis]*, son premier recueil de poèmes.

Il revient à Constantinople en 1902 où, accusé de s'être inscrit au parti social-démocrate Hentchak, il est emprisonné une quinzaine de jours. Libéré, il doit quitter Constantinople pour Marseille et l'Égypte. En 1908, encouragé par la nouvelle Constitution de l'Empire ottoman avec ses promesses de liberté, il revient dans sa ville natale, rejoint au bout d'un certain temps le mouvement Vêrakazmial ou Hentchak Réformé, puis devient membre du Parti libéral constitutionnel Ramgavar. Il est élu député représentant des Arméniens d'Égypte où il fonde en 1909, *Chirag*, un hebdomadaire littéraire et d'actualité politique.

En 1910, élu représentant pour les élections du catholicos de l'Église arménienne, Vahan Tékéyan effectue son premier voyage à Tiflis, Erevan et Etchmiadzine.

En 1913, le Conseil national arménien le nomme directeur de l'École Saint-Jean-Baptiste (Sourp Garabed) à Césarée, fondée en 1888 au sein du monastère près du village de Efkéré. Un intense moment d'émotion pour lui puisque ses parents et toute sa famille sont originaires de la bourgade de Talas, tout proche de Césarée. C'est là qu'il tient un journal qu'il publiera plus tard.

Au bout de six mois, le Conseil le rappelle soudainement dans la capitale pour lui confier une mission de représentant au Monastère arménien Saint-Jacques de Jérusalem. Vahan Tékéyan, bien que contrarié de ne pouvoir mener à bien son projet pédagogique pour l'année scolaire à Césarée, accompagne l'évêque Malakia Ormanian et arrive le 19 mai 1914 à Jérusalem.

Il rejoint ensuite l'Égypte. Au moment de la déclaration de la Première Guerre, tout déplacement devient impossible et c'est ce qui lui permet d'échapper à la rafle et au génocide. L'école Saint-Jean-Baptiste aura eu vingt-sept ans d'existence avant de disparaître avec ses élèves et enseignants en 1915.

Il devient rédacteur du journal tri-hebdomadaire du Caire *Arev* [Soleil] le 11 mai 1915. En septembre 1916, à Alexandrie, suite à des controverses éditoriales, Vahan Tékéyan subit une attaque de ses opposants au cours de laquelle il perd son œil droit.

Ne se résignant jamais, Vahan Tékéyan va reprendre ses déplacements. D'abord à Chypre pour étudier la situation de la Légion d'Orient, à la fin de la guerre il est élu pour rejoindre et renforcer la Délégation nationale arménienne à Paris pendant huit mois avant d'être à nouveau envoyé à Jérusalem début 1918 comme représentant auprès des forces britanniques et du Patriarcat arménien. Il revient à Istanbul en 1920, retrouve sa ville et dirige un temps le quotidien *Joghovourti Tsayne - Jamanak* [La voix du peuple - Le Temps]. En 1921, le poète y publie en feuilleton *Césarée* son journal de voyage, à la mémoire de tous ceux, disparus, qu'il y a connus : « Qu'est-ce qui m'a dit que le souvenir de ces jours allait devenir sacré pour moi et m'a incité à inscrire les événements en détail ?... C'est bien notre passé qui renaît du présent sous une forme plus accomplie, avec son visage et son âme, plus qu'il ne donne naissance à ce dernier. »

Il devient directeur du lycée Central Guétronagan en 1922 et va ainsi marquer des générations de futurs écrivains et poètes, qu'il conseille attentivement et encourage à prendre la plume, toujours avec exigence.

Dans une lettre adressée à Téotig, l'auteur du célèbre *Almanach pour tous* à Istanbul (publiée dans le volume de 1916–1920), il écrit : « Depuis un an, le mal est vaincu, dit-on et nous, nous y croyons. Mais le jour n'est pas encore levé pleinement, il est encore captif... Le "tous" de 1915 n'est pas celui d'aujourd'hui. Comment un mot, petit, tout petit peut-il autant s'être vidé, perdant des millions de vies, des milliards de forces ? »

Fin 1922, en Turquie, la situation des Arméniens est redevenue très alarmante et les intellectuels survivants de la capitale sont à nouveau menacés suite à l'avancée des troupes kémalistes. Après la catastrophe de Smyrne, Vahan Tékéyan passe en Bulgarie et de là en Grèce où il visite, au nom de la Délégation, les camps de réfugiés et surtout documente la situation préoccupante d'un grand nombre d'orphelins arméniens.

Le poète voyageur, révolté contre les injustices, rentre en Égypte et présente à la communauté l'état critique de ces enfants et les invite à leur prêter une attention soutenue. Il écrit en 1923 dans un poème dédié aux orphelins de Corfou : « Berce Corfou, berce le cœur des enfants arméniens... »

En 1926, Vahan Tékéyan, en Égypte, reprend la rédaction du journal *Arev* [Soleil]. Élu au Conseil diocésain, il poursuit ses déplacements comme personne de confiance, et de 1929 à 1933, on le retrouve de nouveau à Paris où il collabore au journal *Abaka* [Avenir]. Il aura une grande influence sur les jeunes intellectuels et écrivains en France. En amoureux de la poésie française, il traduit quelques poètes, Ronsard, Hugo ou encore *Les Fleurs du mal* de Baudelaire.

L'écrivain Chahan Chahnour (Armen Lubin) l'évoque arrivant au jardin du Luxembourg : « Il apparaissait vers le soir, dans la nuit pluvieuse. Vahan Tékéyan avançait, songeur, d'un pas plus lent que celui de la foule toujours en mouvement sur le trottoir. Son manteau d'hiver le faisait paraître corpulent et vénérable. Il était le voyageur du soir, sur le chemin incertain. En tout cas, un "aristocrate" ». (in *Haratch*, 29 novembre 1970).

En 1933, «l'écrivain poète et homme public» est célébré pour son engagement dans la création poétique et son dévouement : «Son engagement et sa fidélité imposent le respect même à ceux qui ne partagent pas ses opinions». Un Jubilé pour les quarante ans de son travail littéraire lui est consacré à Paris sous la présidence de l'écrivain Archag Tchobanian, accompagné de la parution d'un recueil biographique et bibliographique, d'un texte de l'écrivain et critique littéraire Hagop Oshagan et de plusieurs poèmes<sup>1</sup>.

Après un passage à Chypre comme directeur de l'Institut Melkonian, il rentre fin 1935 au Caire. Il se déplacera encore à Beyrouth où il participe à la fondation et aux premiers temps du journal *Zartonk* [Renaissance]. Après une dernière visite à Jérusalem en 1944, le «Prince des poètes arméniens», tel qu'on le surnommait, s'éteint au Caire au matin du 4 avril 1945.

## ŒUVRES

*Hoker* [Soucis], Paris, 1901.

*Hrachali haroutioun* [Résurrection miraculeuse], Paris, 1914.

*Gues kicheren minchtev archalouys* [De minuit à l'aube], Paris, 1917.

*Sèr* [Amour], Paris, 1933.

*Ampotchagan yerker* [Œuvres complètes], 9 volumes, Le Caire, 1949-1950.

*Namagani* [Correspondance], Los Angeles, 1983.

*Guessaria, Yertoutartsi yev pñagoutian orakir me*, 1913-1914 [Césarée, un carnet de voyage et de résidence], Istanbul, 2016.

## NOTA

Le journal de voyage de Vahan Tékéyan, *Guessaria* [Césarée], rédigé au cours de son séjour du 2 septembre 1913 au 3 février 1914, a d'abord été publié en feuilleton dans la revue *Joghovourti Tsayne - Jamanak* [La voix du peuple - Le Temps] du 28 mai au 12 juillet 1921.

Ce texte ne paraîtra en volume qu'en 2016, à Istanbul chez l'éditeur Jamanak, sous la direction éditoriale de Sevan Deyirmendjian avec une étude liminaire de Krikor Beledian – *Hrachakordz Sourp Garabed* [Thaumaturge Saint-Jean-Baptiste].

Dans la présente traduction, l'orthographe des toponymes a été modernisée dans une transcription phonétique. Les mots en *italiques* sont en français dans le texte.

Sauf mention contraire, les notes sont de la traductrice.

Երևան, 18 յունիս 1909

3.9.11

Երևանի հասցե՝ Կապույտի փողոց 14-15-ի բնակարանում

Արամ Զեյնեան,

Հարգելի (11 յունիս) 1/2 րոպե  
ստացւած արարչական-Մանկ ֆուն  
գրքը: Հարգելի և արարչական  
պարտաւորութիւնները լաւ  
բոլորում եք: Կարգաւորութիւն  
ժամկետով հոգեւոր միջոցով  
արդ անարարչական յարմարութեամբ  
պարտաւոր եւր:

Կ. Զեյնեան և ինչպէս յայտն  
այդ պարտաւորութիւնները իմ հարցեր  
հարցն. եւր, Իսկապէս Կարգաւոր  
և արարչական ֆուն, արարչական  
և արարչական արարչական  
արդ լաւ և ուրիշ արարչական:  
Կարգաւորութիւն, Կարգաւորութիւն  
արարչական արարչական արարչական  
հարցն արարչական արարչական  
արարչական արարչական արարչական

Lettre de Vahan Tékeyan adressée le 18 juin 1909 à Aram Andonian.

*En souvenir de la période 1913-1914 au Collège  
du monastère Saint-Jean-Baptiste de Césarée, dont  
de nombreux élèves, enseignants et administrateurs  
ont disparu au cours de la Grande Catastrophe.*

V.T.

## AU LECTEUR

De mes nombreux déplacements, il est le seul au cours duquel j'ai tenu un journal. Qu'est-ce qui m'avait suggéré que le souvenir de ces jours me deviendrait précieux, me faisant consigner les événements dans leurs moindres détails. À l'époque du Désastre, j'ai lu ce journal à plusieurs reprises en guise de cérémonie religieuse fervente, et à chaque fois j'y ai perçu de nouvelles choses et ressenti de nouvelles émotions qui peut-être ne s'y trouvaient pas ; seul le présent les crée et les fait rejaillir. J'ai alors compris que c'est bien notre passé qui renaît du présent sous une forme plus accomplie, avec son visage et son âme, plus qu'il ne donne naissance à ce dernier.

Je ne sais pas si d'autres pourront ressentir à la lecture de ce cahier, peu ou prou ce que j'ai ressenti et surtout ce que je ressens maintenant. J'en doute. Toutefois, je le publie guidé par une inspiration intérieure, afin de partager mon amour pour ces lieux et ces visages qui me sont si précieux.

Le quartier Uskudar à Istanbul  
vers 1900.  
Photographie Guillaume Berggren.

→→ Itinéraire du voyage en train  
de Vahan Tékéyan du 2 au 7 septembre 1913.  
Fond de carte extrait de : A. Biberdjian, *Kerbani Norakouyn Atlas* [Nouvel atlas de poche], Istanbul, 1914.









La gare de Haydar Pacha  
à Istanbul en 1890.  
Photographie de Abdullah Frères.

# I

## D'ISTANBUL À CÉSARÉE

2 SEPTEMBRE 1913 — Le train quitte Haydar Pacha. Je suis à la fois surpris et enchanté à l'idée d'aller à Césarée. J'en rêvais depuis plusieurs années, mais il y a deux semaines encore, je n'aurais pu imaginer réaliser ce vœu et surtout aussi vite.

Césarée est la ville natale de mes parents, et même si je suis né à Istanbul et que j'y ai grandi, mon enfance s'est passée pour moitié à Césarée avec son dialecte, ses habitants, ses coutumes et les souvenirs remémorés sans fin. Tout cela me pesait et me procurait du déplaisir. C'est probablement le cas de tous les enfants qui vivent comme des Stambouliotes à l'extérieur et comme des provinciaux à la maison. Néanmoins, l'empreinte de Césarée me paraissait plus forte que celle d'autres lieux, je croyais qu'elle asséchait les sentiments, et puis le parler de ma mère me semblait de plus en plus étrange, je finissais par me convaincre que l'origine de ma lignée ne serait pas Césarée afin que je puisse enfin arriver à l'aimer. Istanbul était ma ville natale, je l'ai détestée par patriotisme — parce qu'à cette époque on l'avait

décrété pour nous. Aujourd'hui je me souviens de cette peine, la douleur d'un amoureux, à qui l'on affirme que sa bien aimée n'est pas digne de son amour... Istanbul ma ville, l'Arménie, ma patrie, il n'y avait plus de place dans mon cœur pour un autre amour.

Combien de patries peut-on avoir en fin de compte ? Deux c'était déjà trop. Alors j'allais préférer la Perse à la Cappadoce — pour ses roseraies peut-être — la Perse que l'un de mes ancêtres avait quitté pour aller s'installer à Césarée, me disait-on...

À l'instant, Garabed Panossian du journal *Manzume*<sup>1</sup> me revient à l'esprit et, seul dans mon coin, je ris. Quand j'avais 14 ans, j'avais eu avec lui une discussion à propos de Césarée. Dans le numéro de *Haïrenik*<sup>2</sup> du Nouvel An de 1892, au début d'un article concernant les fêtes à Césarée, publié sous un nom d'emprunt, j'avais souligné dans l'avant-propos « qu'heureusement » je n'étais pas originaire de la ville, et le césariote chauvin m'avait attrapé par la peau du cou et bien secoué. Si seulement il avait été encore de ce monde pour voir avec quel plaisir je me rendais aujourd'hui dans sa région d'origine...

En recevant cette proposition, j'avais demandé l'avis de mon oncle maternel. Enthousiasmé, il a insisté pour que j'accepte : « C'est tout à la gloire de ta famille que tu ailles à Césarée en tant que directeur du Collège du monastère ! »

Je ne voyais pas bien en quoi c'était glorieux, mais son conseil allait dans le sens de mes désirs ; alors je l'ai suivi.

Ma mère avait quitté sa ville natale depuis cinquante ans et n'y était jamais retournée. Du haut de ses 75 ans, elle y voyait le lieu de ses plus belles années d'enfance et de jeunesse. Je suis

certain que ce matin, au moment de nos adieux, ses larmes étaient pour une grande part destinées à Césarée. Je lui avais proposé de m'accompagner pour voir sa ville une dernière fois, mais la pauvre n'a pas osé.

Le train est passé par Erenköy et Maltépé, deux villages où je passais les étés quand j'étais un tout petit garçon. Dans le premier, je me souviens des vignes en rangs serrés et du paisible quartier turc aux rues ombragées, ou encore des jardins fleuris des konaks et de la douceur des bains de mer. Dans le deuxième, l'étendue des cultures en terrasses courbes qui entouraient notre maison et sur lesquelles j'ouvrais les yeux le matin et laissais planer mon âme.

Et puis me revient à l'esprit mon premier voyage loin d'Istanbul... c'était vers Armache<sup>3</sup>, par cette même route un mois de mai. J'avais 16 ans et l'année scolaire venait de se terminer. J'étais contrarié par ce voyage à m'en rendre malade. La lenteur du train et tout Césarée qui m'accompagnait, avec cette autre famille césariote amie en plus des miens. Tout s'accordait pour rendre Armache détestable à mes yeux. Je n'y allais pas, on m'y traînait. Il ne m'en reste qu'une douce émotion à la vue d'une petite fille à Izmit et je me souviens comment au retour, j'ai retrouvé Uskudar, ma chambre, mes livres et mes amis...

Mais qu'y a-t-il sur ce chemin qui pousse à prendre des notes à tout prix ? Pendant ce premier voyage, comme maintenant dans celui-ci, j'avais un cahier dans lequel je transcrivais mon ennui, si précisément sans doute, que peu après mon retour, effaré, je l'ai déchiré et jeté.

HÉRÉKÉ — À peine arrivés dans cette gare, lorsque le train s'arrête, j'émerge de mes rêveries. Serait-ce le nom du lieu, évoquant les étoffes de laine et de soie, les châles et les

<sup>1</sup> *Manzume-i-Efkar*, quotidien stambouliote, en langue turque et caractères arméniens qui paraît de 1866 à 1917 (directeur Garabed Panossian).

<sup>2</sup> *Haïrenik [Patrie]*, quotidien publié à Constantinople de 1870 à 1896 puis de 1909 à 1910 (directeur Hovhannès Chahnazar).

<sup>3</sup> Armache, ville située dans la région d'Izmit. Monastère fondé en 1611, séminaire de renom et lieu de pèlerinage pour les fêtes de la Vierge et de la Sainte-Croix.



Césarée en 1908.  
Photographie de Hugo Grothe.

## II À CÉSARÉE

Est-ce là Césarée ? Me disais-je tristement, alors que l'on approchait du pays natal de mes parents et ancêtres. Une ville étroite s'étirant en longueur au pied de la montagne, dans une brume permanente ou un nuage de poussière. À mes yeux, tous les bâtiments paraissaient cubiques et gris, jusqu'aux coupoles mêmes, jusqu'aux minarets, tout entremêlés, les angles droits imbriqués. Pas une ligne où l'œil puisse se poser. Tout autour, aucune végétation, les montagnes étant couvertes de roches volcaniques. On croirait qu'il n'y a pas d'arbres dans ce pays. Finalement, voilà, c'est ça Césarée !

Une place entourée de caravansérails accueille notre véhicule ; il s'y trouve des carrioles en grand nombre et de toutes sortes, dont quelques phaétons. Voilà, je pose le pied sur la terre de Césarée, plus exactement sur de la paille ou encore des détritrus.

Le soir, après un moment passé avec la famille, nous partons en phaéton vers les vignes, la maison d'été ou les proches se trouvent actuellement. Le terrain est situé à Karadéré, à environ

une demi-heure de la ville par un chemin caillouteux sur lequel le véhicule avance avec les plus grandes difficultés.

Voilà donc les vignes dont j'ai tant entendu parler : « aller à la vigne » qui signifie quitter la ville et sa poussière, ses odeurs et ses rues étroites, ses maisons derrière de hauts murs, aux fenêtres sur cour, pour quatre à cinq mois et venir prendre ses aises ici, dormir sur les toits à la belle étoile et se promener pieds nus parmi les pieds de vigne... À notre arrivée il fait déjà nuit noire et je ne distingue pas grand-chose. Mis à part l'un d'entre eux, je fais la connaissance de tous mes parents avec lesquels je ressens aussitôt une grande sérénité tant leur accueil est chaleureux<sup>10</sup>.

Depuis six jours, c'est ma première nuit de repos. Je me réveille de bonne heure ; nous visitons la maison et nous promenons dans les vignes. Je les questionne en détail sur tout ce que vois et les réponses me donnent l'impression de tout savoir déjà...

Il existe dix-huit ou vingt-huit variétés (je ne me souviens plus maintenant) de raisins dans ces vignes, déjà vendangées pour la plupart, mais les quelques-uns que je goûte sont des variétés qui me sont parfaitement inconnues et pourtant je me remémore chaque parfum comme si une saveur ancienne, très ancienne, venue des temps lointains se réveillait dans mon palais.

Nous descendons en ville rendre visite au prélat<sup>11</sup> ainsi qu'au président de la curatelle du monastère<sup>12</sup>.

En leur compagnie et celle d'un autre membre (Onnig Kouyoumdjian) nous partons ce soir pour le monastère. Je visite

les églises Sainte-Mère-de-Dieu et Saint-Serge. Les nôtres, mon grand-père, son père et son fils aîné sont enterrés dans la cour de la première, la « Grande Église » ; les noms sont encore nettement lisibles sur les pierres tombales.

En fin de journée, c'est une nouvelle sorte de carriole qui s'arrête devant la prélatrice et, tous les quatre ainsi qu'un portier assis près du cocher, nous partons pour Saint-Jean-Baptiste où je vais prendre mes fonctions.

D'ordinaire ce voyage dure environ deux heures, mais aujourd'hui nous arrivons en une heure et quart grâce à la force de nos chevaux et au cocher qui sait qu'il transporte des officiels. Le véhicule à peine sorti de la ville, les roues se sont enfoncées à moitié dans une rivière et nous sommes ressortis trempés nous aussi. Le niveau d'eau est plus haut en hiver et pourtant on doit toujours le traverser pour les aller et retour au monastère. La route grimpe de plus en plus, souvent creusée dans la roche, au bord des ravins, les passagers sont secoués, les os deviennent douloureux.

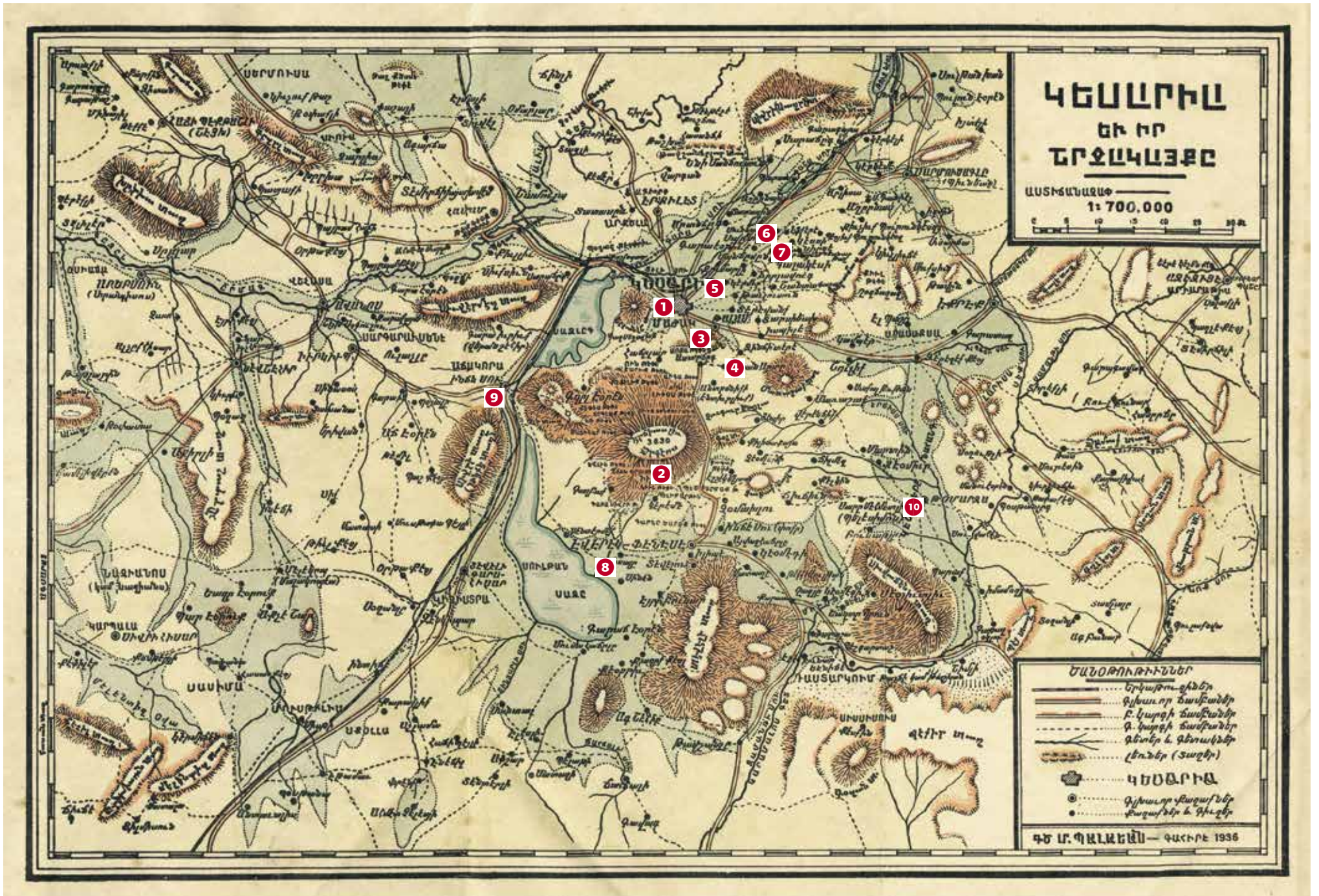
Voilà Saint-Jean-Baptiste, à flanc de colline. On se croirait déjà arrivés mais la route se poursuit en lacets, nous descendons dans un vallon, le monastère disparaît et il faut rouler encore une demi-heure avant que le monastère et l'école ne réapparaissent. Nous grimpons une côte un peu raide pour arriver au niveau des murailles devant la petite porte basse...

<sup>10</sup> Parmi les parents rencontrés ce jour-là, manquent déjà Karnig Kouyoumdjian et Avédis Zambakdjian, deux valeureux jeunes gens — ils ont été parmi les premiers pendus en 1915 à Césarée. Karnig Djerdjérian a disparu en déportation et Madame Gulizar Kouyoumdjian est morte il y a quelques mois à Istanbul, à son retour de déportation après une longue maladie [note de l'auteur].

<sup>11</sup> L'évêque Khosrov Behrikian (1869—1915), prélat de Césarée martyrisé [note de l'auteur].

<sup>12</sup> Hadji Garabed Djamdjian, parmi les premiers pendus à Césarée [note de l'auteur].

- ① Césarée
- ② Mont Argée
- ③ Talas
- ④ Zindjidéré
- ⑤ Guermir
- ⑥ Efkéré
- ⑦ Monastère
- ⑧ Everek
- ⑨ Indjé Sou
- ⑩ Tomarza



Carte de la région de Césarée (Guessaria) [1936].  
 Réalisée par M. Balayan et publiée in  
 Archag Alboyadjian, *Badmoutioun Hay Guessario*  
 [Histoire de la Césarée arménienne], Le Caire, 1937.



### III

## LE MONASTÈRE ET LE COLLÈGE SAINT-JEAN- BAPTISTE

C'est le quatrième monastère que je découvre. Les autres sont, dans l'ordre chronologique, les monastères d'Armache, d'Etchmiadzine et de Jérusalem. Autrefois, dans mon imaginaire, les monastères étaient étranges, des lieux sombres, pleins de mystères, plongés dans un mélange d'encens et de prières, dans lesquels je ne sais comment venaient se promener des poules, les « poules de monastère ». Il manque à mes monastères à la fois le mystère et... les poulets, l'encens et les prières n'apparaissent qu'à l'occasion des fêtes.

Saint-Jean-Baptiste ne dispose pas d'un poulailler, mais on y trouve, quelque chose de bien mieux, un pigeonnier ! Les anciens de Césarée en parlaient à Istanbul, et moi ce soir à table je peux attester que la nouvelle génération de pigeonneaux est

Le monastère Saint-Jean-Baptiste à flanc de colline, près du village de Efkéré, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

## TABLE

I	
D'ISTANBUL À CÉSARÉE	21
II	
À CÉSARÉE	59
III	
LE MONASTÈRE ET LE COLLÈGE SAINT-JEAN-BAPTISTE	65
IV	
VERS ISTANBUL	123